

PRINCES, PLUIES ET PUIITS DANS LES MONTAGNES MOFU-DIAMARÉ (NORD-CAMEROUN)

Jeanne-Françoise VINCENT

CNRS

Résumé : Pour les montagnards mofu, le pouvoir d'accorder ou de refuser l'eau est le signe du pouvoir politique traditionnel. Leurs princes sont doublement liés à l'eau : ils avaient jadis l'exclusivité du creusement des puits, faisant jaillir pour leurs sujets l'eau sur les montagnes. Ils étaient aussi et surtout les maîtres des pluies, que, selon les Mofu, ils savent toujours faire tomber ou retenir par des techniques et des rituels appropriés. Toutefois l'apparition du christianisme, adopté par une forte proportion de la population, et la construction, en plaine seulement, de nouveaux puits du développement, contribuent à la modification et l'affaiblissement actuel de ce pouvoir.

Mots-clés : eau, pluie, puits, pouvoir politique traditionnel, religion traditionnelle, esprits, rituels, culture du mil, évolution de la société

Introduction

Pour les Mofu-Diamaré, habitants de la pointe des monts Mandara, l'eau constitue l'élément fondamental. *"L'eau donne naissance à tout : au mil, aux arbres, aux personnes aussi, puisque l'eau chaude sert à nourrir le petit enfant. Les bêtes aussi ont besoin de l'eau. Notre vie vient de l'eau"*¹ me faisait remarquer en 1973, Ndekelek, vieux notable de Durum, membre du clan du prince², cependant que dans la même chefferie, en 1984, le jeune forgeron Gilver rappelait à nouveau : *"L'eau, c'est très important ! Ce qui nous fait craindre, ce qui nous fait courir de tous côtés, c'est l'eau !"*

Les montagnards ont beau souligner, dans une conversation en tête-à-tête, la place essentielle qu'occupe l'eau dans leur société, une enquête approfondie sur ce

¹ Pour d'autres réflexions sur l'importance de l'eau, présentée cette fois comme plus forte que le feu, cf. la communication de V. DE COLOMBEL à ce même Colloque de Francfort.

² J.F. VINCENT, 1975, "Le chef et la pluie", p. 137. Pour une présentation détaillée des Mofu-Diamaré et leurs princes cf. J.F. VINCENT, 1991, *Princes montagnards*.

thème ne s'en est pas moins révélée délicate et elle a dû désarmer de nombreuses réticences. Des années de patience ont été nécessaires : les matériaux présentés ici constituent une synthèse d'observations recueillies à partir de 1972 et jusqu'en 1992.

A partir de ces notations cette étude s'efforcera de montrer le caractère original et la cohérence des idées mofu sur l'eau. Elle établira surtout l'existence d'un lien entre pouvoir d'accorder ou refuser l'eau et autorité politique, auquel croient toujours certains montagnards. Enfin il lui faudra montrer comment les idées mofu sur l'eau se trouvent souvent aujourd'hui en porte-à-faux en raison des spectaculaires transformations subies récemment par la société.

L'eau dans le milieu traditionnel

Le même mot, *yam*, désigne à la fois l'"eau", la "pluie" et le "puits", ce qui laisse entendre qu'ils relèvent d'une même réalité ; les liens entre "pluie" et "puits", "eau" et "puits", sont, en particulier, fortement perçus. Notons que les Mofu s'exprimant en français parlent à propos des puits de "fontaines", voire de "sources" : ils perçoivent cette eau que nous qualifions de dormante comme au contraire jaillissante, active. Nous comprendrons plus loin pourquoi. Il faut faire remarquer aussi que ces habitants de montagnes sèches ne connaissent pas l'eau qui coule à l'air libre.

L'eau est assimilée à la vie : durant la première année d'existence de l'enfant, chaque jour la mère verse dans la bouche du petit abondance d'eau chaude, le forçant à avaler - véritable gavage - malgré ses hoquets et ses pleurs. Tant pis pour les risques de reflux vers les bronches du bébé³ : selon la mère l'eau ne peut être que bonne pour lui...

D'une façon générale l'eau est conçue comme liée à l'homme et dépendant de lui. On dit d'elle qu'elle "*cherche les gens*", et que si les hommes descendent en plaine l'eau, présente jusque là, disparaît des hauteurs. Elle apparaît ainsi comme "sociable" et dotée d'une sorte de volonté : elle peut partir d'elle-même et quitter un puits. Indépendante, elle ne peut être appropriée : elle est l'affaire de tous et tous y ont droit.

Ambivalente, elle est bienfaisante bien sûr, mais souvent aussi elle se révèle dangereuse, voire sauvage. "*Il existe des eaux méchantes*". Certaines eaux de

³ Cette pratique est répandue dans un large ensemble de sociétés du Nord-Cameroun ; cf. la thèse de médecine en cours d' A. BUFFIN, concernant les populations au nord des Mofu-Diamaré. Ce gavage d'eau se rencontrerait également, semble-t-il, en zone de sahel, en particulier chez les Mossi (communic. inéd. de Doris Bonnet, 1993).

puits débordent brusquement et "*ramassent*" les hommes proches ; il arrive alors qu'on rebouche le puits et qu'on l'abandonne. Quant à la première eau apparaissant dans le fonds du nouveau puits elle est considérée comme stérilisant les jeunes gens, et elle doit être bue uniquement par les hommes très âgés ne pouvant plus procréer. Les hommes manifestent donc vis-à-vis d'elle une certaine méfiance, dûe peut-être à la présence en ses profondeurs d'habitants particuliers, des entités supra-naturelles spécialisées.

Le pays mofu est une région de montagnes granitiques rocailleuses, entre lesquelles ne coule aucune rivière permanente. Il se distingue par l'omniprésence de la pierre, *ngwa*, le même mot désignant le "bloc de rocher" et la "chefferie", commandée par un "*chef vrai*", un "prince". Cet ensemble mofu, unifié sur le plan culturel, correspond à une juxtaposition de chefferies indépendantes, implantées chacune sur un territoire montagneux et son piémont, fait d'une succession de vallons intérieurs et de sommets rocheux arrondis, que la langue dénomme "*têtes*".

Les géographes situent les Mofu dans la zone des 900 à 1 000 mm de pluie par an (cf. Carte Orstom "Le milieu naturel, 1983"⁴). Ces moyennes concordent assez bien avec les quelques relevés pluviométriques des hydrologues. Il faudra néanmoins utiliser ces indications avec précaution, sachant que ces totaux annuels gauchissent la réalité et que le relevé des hauteurs de pluie devrait être fait à une échelle beaucoup plus fine, mois par mois, voire jour par jour⁵.

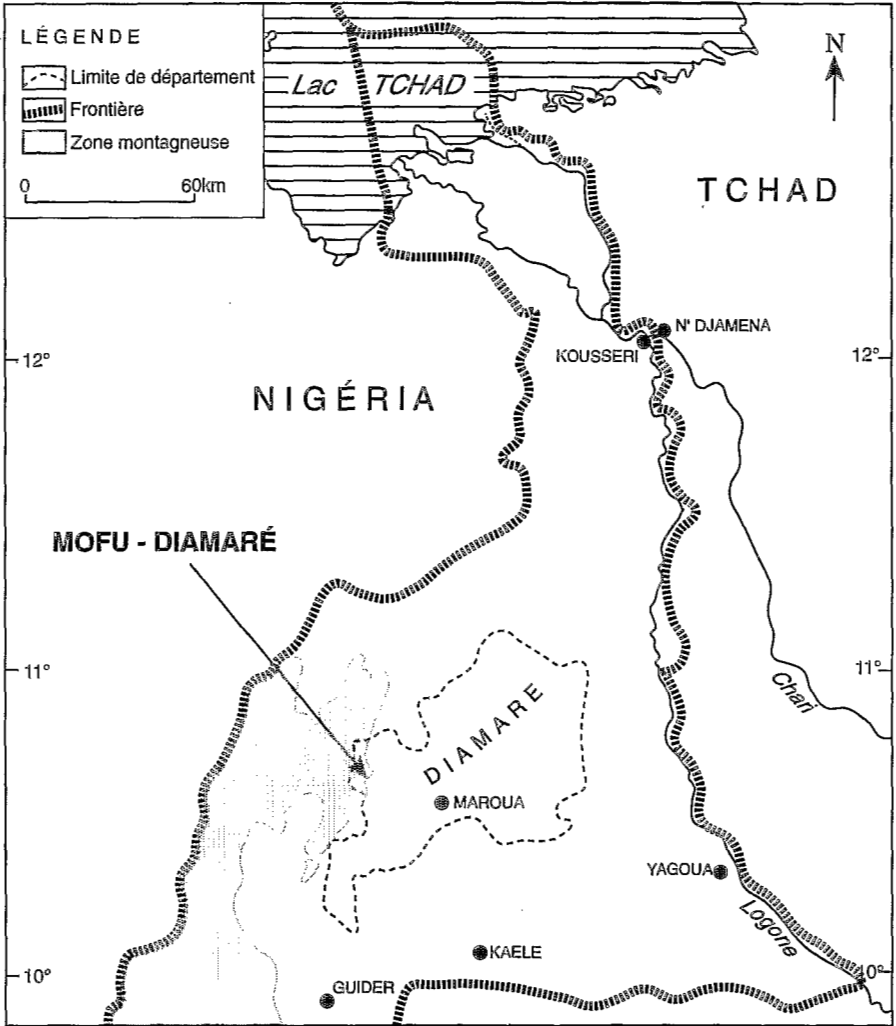
Pour qu'il y ait bonne saison des pluies il faut, disent les Mofu, qu'il pleuve de début mai à début octobre, et que les pluies s'étalent sur les cinq mois qui permettent un cycle complet du mil, idéal rarement atteint, particulièrement durant les périodes catastrophiques récentes, connues en pays mofu de 1979 à 1982 et de 1985 à 1987, par exemple.

Bien avant les premières pluies les Mofu pratiquent des "semilles à sec", *metslesley*, qui constituent l'originalité de leur système agricole et dont les avantages sont pour eux évidents. Semilles-coup de poker les semilles à sec ont lieu à "la sixième lune" - au mois d'avril-mai - dans l'attente de la première "vraie pluie" survenant les bonnes années dès "la septième lune" en mai-juin.

⁴ J. BOUTRAIS et al., 1984.

⁵ cf. les indications de D. CLEMENT, ancien responsable du creusement de puits au Nord-Cameroun, (communic. inéd. 1991).

1. Localisation des Mofu-Diamaré dans les montagnes du Nord-Cameroun



Il y a risque. Une pluie faible - que l'on nomme alors "pluie pour les jarres de terre encore crues" ou "pluie pour faire pousser l'herbe" - peut survenir bien avant la grande pluie espérée et déclencher trop tôt la germination du mil. Les faibles pousses ne pourront attendre l'eau abondante nécessaire à leur développement et se dessècheront : il faudra semer à nouveau. Par contre des semailles à sec réussies font prendre une avance décisive aux jeunes plants sortis de terre avant les mauvaises herbes. Il sera facile de biner et d'entretenir un mil semé à sec⁶.

Les techniques anciennes de stockage de l'eau

Chaque chefferie dispose d'un ensemble de puits, qui, pour la plupart sont anciens, ayant été creusés au cours des XIX^{ème} et XX^{ème} siècle : 17 puits au début du siècle pour la chefferie de Wazang par exemple, comportant alors entre 2 000 et 3 000 habitants. L'âge de ces vieux puits peut souvent être déterminé car on leur accole le nom du prince qui a présidé à leur creusement. On se rappelle par exemple à Wazang que tel puits a été creusé "*du temps du prince Tsila*", qui régna entre 1870 et 1910⁷. Une grande période de construction semble avoir été la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, temps des captures de montagnards, menées par les Peuls en plaine, entraînant un repli mofu sur les massifs.

De nouveaux ouvrages de facture traditionnelle ont été aussi réalisés jusque dans les années 1950. Ainsi les puits ont constitué sur chaque chefferie un réseau à l'extension continue, sans changement notable dans les techniques de leur édification.

Chaque puits a son nom : *Yam gidey*, "le puits du chien", par exemple ; *Yam mbezang*, "le puits du ficus", *Uda Gabo*, "l'intérieur [du quartier de] Gabo", *Zulmatay*, du nom d'un lieu-dit.

Ces puits de montagne, complétés par des puits de piémont, demeurent en eau d'une saison des pluies à l'autre. Ils apparaissent comme des constructions de pierre en forme d'entonnoirs - appelées parfois "puits-murailles" - aux dimensions parfois impressionnantes (cinq mètres de diamètre moyen, mais parfois beaucoup plus : ainsi dix mètres pour le puits de Gudi dans la chefferie de Duvangar). Leurs murs sont parfois faits de pierres taillées, d'apparence presque

⁶ Cette technique si familière aux Mofu paraît pourtant peu pratiquée, et je n'y ai encore trouvé aucune allusion dans les références bibliographiques. Certains chercheurs de zone de sahel l'ont pourtant rencontrée (communic. inéd. A. LUXEREAU, 1992).

⁷ J.F. VINCENT, 1991, chap. 3 "Mythe et histoire", "Le temps des princes", p. 223.

cyclopéenne, que des escaliers - au nombre de deux, parfois quatre - permettent de descendre, pour atteindre le niveau de l'eau. Ils ne comportent aucune margelle, l'eau devant être accessible en toutes saisons.

Le creusement d'un nouveau puits part d'un ensemble d'observations faites par un homme en un endroit précis : oiseaux se plaisant à y voler, crabes de terre rejetant des profondeurs de la terre humide, "herbes à eau" restant vertes tard dans la saison sèche. Ces convergences l'encourageront à suggérer à son prince l'implantation d'un nouveau puits. Il revient au seul prince de prendre la décision du creusement, après consultation toutefois d'une assemblée d'anciens spécialement convoquée.

Les habitants du petit quartier concerné - les hommes seulement : "gaillards" apportant leur force physique, abreuvés de bière et nourris au long du travail, et hommes âgés les encourageant - participent tous à ce creusement auquel est présent le prince. Il ne s'agit pourtant pas de "travail obligatoire gratuit", *mangawa*, impôt en travail dû au prince par ses sujets, à titre de redevance politique : c'est pour eux-mêmes que travaillent les habitants du quartier : ils savent qu'ils profiteront à égalité du nouveau puits.

Dès que du fond de l'excavation sourd la première eau on "*fait du sang*", "*meki mambaz*", en y versant du sang animal, celui d'un mouton et parfois d'un taureau offert par le prince. Consommeront seuls le repas somptueux préparé à partir de l'animal, à nouveau les hommes ayant passé l'âge de la procréation. Il reviendra au doyen d'âge, après une attente de deux à trois jours, de puiser le premier la nouvelle eau.

Les barrages constituent une autre technique de stockage de l'eau. Quoique sporadique, celle-ci paraît fort ancienne chez ces montagnards. Certaines narrations mythiques y font allusion, dans la chefferie de Durum par exemple. Ces récits parlent de constructions de barrages sur les hauteurs et de clans entiers noyés par leur démolition volontaire. Les archéologues nous diront peut-être s'il s'agit là seulement de "mythes" et de détails symboliques...

On sait en tout cas que l'histoire récente - entre 1930 et 1945 - offre trois essais de constructions de barrages réalisées par les montagnards dans la chefferie de Duvangar, sous l'impulsion du prince Mangala à l'autorité inflexible. Pour les réaliser Mangala réquisitionna durant plusieurs mois la totalité de la population masculine de sa chefferie. Toutefois ces tentatives se soldèrent par autant d'échecs.

Le pouvoir sur l'eau : du souverain au maître de puits

Les Mofu qualifient leur prince de *bi mepi yam*, "prince qui pose la pluie"⁸. Pour eux il est le maître des pluies. Mieux, il y a identité entre prince et pluie. Le prince *est* la pluie, cependant que la pluie est le signe du prince. A ce lien que je n'ai découvert qu'au bout de plusieurs années d'enquêtes, les montagnards croient toujours. Il a plu en août 1988, le jour de l'enterrement du prince de Duvangar, père du jeune prince actuel, et ses sujets s'en sont réjouis : cette pluie affirmait une dernière fois le pouvoir de leur prince sur les éléments naturels. De même une pluie de mars 1992 survenant le jour de l'enterrement de Tokotsem, vieux souverain de Ngahutsey, petite chefferie dissidente de Wazang, me fut interprétée par tout Wazang comme une "*pluie pour damer, lisser, la tombe du prince*", due à Tokwotsem lui-même.

Cette identification du prince à la pluie explique les fortes réticences rencontrées au début de mes enquêtes sur l'eau. Parler des pluies et de leur maîtrise c'est parler du prince et aider à porter un jugement sur son pouvoir. C'est donc sortir de son rôle de simple sujet...

Pour maîtriser les pluies le prince dispose, expliquent les montagnards, de deux techniques utilisant deux types opposés de pierres à pluie : d'une part des "enfants de pluie", *bizi yam*, lisses et arrondies, associées à la fraîcheur, capables de faire venir les pluies, qu'il faut manipuler, enduire. Le prince a d'autre part en sa possession des "pierres arc-en-ciel", *kwalay*, les arcs-en-ciel marquant la fin des pluies. Ces "pierres-sécheresse" sont décrites comme striées de veines multicolores parmi lesquelles domine le rouge. Pierres redoutables, associées au feu et à la chaleur brûlante, elles arrêtent les pluies en les asséchant. Il faut donc les maintenir enfermées, loin de l'air et du ciel.

Il existe des rituels différents pour les deux espèces de pierres : onction des "enfants de pluie" à l'aide de substances variées - herbes gluantes, graisses diverses, sang - en prolongement d'un sacrifice aux ancêtres, mais offrande unique de sang d'une chèvre rouge pour les terribles pierres de sécheresse, versé à la surface du trou dans lequel elles sont enfermées.

L'arrêt des pluies est interprété tout à la fois comme la conséquence d'une colère passagère du prince envers ses sujets et comme la manifestation de son pouvoir. Seul il pourra redonner la pluie à ceux qui viennent le supplier au cours de "pleurs de pluie", dégénéralant parfois en violentes menaces directes adressées

⁸ J.F. VINCENT, 1991, chap. 9 "Le prince de la peur" ; "le prince de la pluie et de la sécheresse" pp. 615-667.

au prince lui-même. Le pouvoir sur les pluies apparaît donc comme l'exclusivité du prince, et comme le signe et le couronnement de son pouvoir politique⁹.

Ce pouvoir sur les pluies explique le privilège du prince, son droit à du travail gratuit, *mangawa*, dans ses vastes "plantations de pouvoir", *li ma bay*, au sommet du territoire de la chefferie. Divisées en champs de quartiers, elles sont entretenues par la totalité des "chefs de maison", y travaillant par équipes de quartiers.

Pour les montagnards en effet le *mangawa* ne se justifie que parce que "*c'est le prince qui donne la pluie*" : il constitue un témoignage de reconnaissance. De plus, ceux qui renâclent à faire, pour le prince, son travail gratuit peuvent être cause qu'il "*sorte sa pierre de sécheresse, kwalay*" et se mette à châtier tout à la fois récalcitrants et innocents en les privant de pluie au moment où elle est la plus nécessaire.

L'année agricole traditionnelle commence donc par un *mangawa* chez le prince pour les semailles à sec. C'est seulement après être allé travailler dans les "plantations de pouvoir" - et avoir fait acte d'allégeance politique - qu'un "chef de maison" pourra retourner chez lui et ensemer ses propres champs. Dans l'esprit des montagnards ce type de semailles ne peut avoir lieu que sur décision d'un spécialiste : il est impossible à un simple sujet d'utiliser de lui-même la technique des semailles à sec. L'actuel prince de Wazang ne la pratique plus depuis plusieurs années mais ses sujets en 1992 n'osaient toujours pas s'y livrer d'eux-mêmes, redoutant, m'expliquaient-ils, d'être taxés d'esprits frondeurs, de rebelles.

Inversement, pour montrer qu'il remettait en cause la domination de la chefferie de Duvangar, le prince vassal de Gwoley avait fait dire en 1979 que les habitants de chez lui sèmeraient à sec, non pas au signal du prince de Duvangar mais au sien, et il avait choisi pour cette action collective un jour distinct, précédant celui du prince de Duvangar. Toutefois sa décision ne fut pas démonstration : les semailles précoces furent un échec...

C'est à cause du prince que les nuages se condensent et éclatent en torrents de pluie ruisselant sur le territoire de la chefferie. Certains hommes sont capables, on l'a vu, de repérer les endroits où l'eau souterraine s'est infiltrée. Ayant suggéré un creusement collectif, ils deviendront en cas de succès le premier *bi ma yam*, "maître" du nouveau puits. Il arrive aussi que ce soit après la découverte de l'eau qu'est désigné ce *bi ma yam*, pour son attitude positive pendant les opérations de creusement. Depuis le "maître du puits" est, aujourd'hui encore, le descendant

⁹ Il se manifeste aussi en de nombreux domaines, justice, guerre, dans une moindre mesure, économie, qui ne pourront être abordés ici (cf. J.F. VINCENT, 1991).

direct, de père en fils aîné, de "l'inventeur du puits". Chaque puits a donc son étiquette clanique - on dit "*le puits des Mokuzek*" - même si son eau est accessible aux membres des autres clans environnants.

Le *bi ma yam* n'est pas propriétaire de l'eau ; il n'est que responsable de la propreté du puits, et il fait un appel collectif pour le nettoyer. Il surveille aussi le niveau de l'eau. Enfin et surtout il est responsable, avec les gens de son clan, des relations qu'entretiennent les hommes avec le "génie de l'eau", *ri yam*, qui vit dans le puits.

Car chaque puits permanent possède son timide "génie de l'eau", long serpent à gorge rouge muni d'une crête, que l'on aperçoit parfois lorsqu'il se hasarde hors du puits mais que l'on ne tue jamais. Le "maître du puits" est aussi "maître du génie de l'eau", responsable de son autel et de son culte, remplacé parfois par le doyen de son segment lignager. Il est chargé d'offrir à l'esprit en fin de saison sèche un sacrifice annuel - assuré surtout lorsque le niveau de l'eau du puits baisse anormalement - consistant en un mouton. A nouveau il faut "faire du sang", *meki mambaz*, en faire couler quelques gouttes dans le puits : le génie a besoin de ce sang pour se nourrir. Ce rite est complété par la projection, dans l'eau et sur l'arbre qui l'ombrage, de l'herbe prédigérée prélevée dans la panse de la victime. Là encore les hommes âgés consommeront seuls la viande offerte accompagnée de boule de mil.

Le "maître du puits" apparaît donc comme un initiateur au service de ses voisins. A la différence des "maîtres des esprits de la montagne" intermédiaires entre les puissances et les hommes¹⁰ cette fonction n'est pour lui source d'aucun pouvoir.

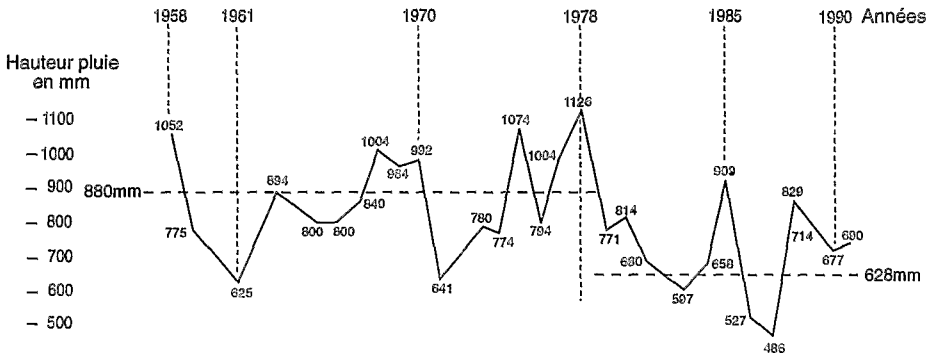
Les Mofu et l'eau aujourd'hui

Les montagnards affirment l'existence d'un dessèchement de leur climat. "*Le monde est changé !*" "*Il pleut moins qu'avant.*" "*Les pluies sont moins fortes qu'avant.*" La diminution du volume des pluies se déduit facilement, disent-ils, de l'abaissement du niveau des puits anciens, toujours pleins à ras-bord autrefois en fin de saison des pluies, alors qu'aujourd'hui le fait est exceptionnel. De plus certains de ces puits, jadis permanents, tarissent à partir de mars, voire de février. Le cas de la chefferie de Gwoley paraît éloquent : ses neuf puits anciens, dont un en piémont, restaient en eau d'une année sur l'autre jusque vers 1950. Le règne du prince Kandasl (1950-1984) a vu le tarissement de deux puits ; et depuis que son fils, le prince Bi-Sekek, est au pouvoir, deux nouveaux puits se sont encore asséchés.

¹⁰ cf. J.F. VINCENT, 1991, chap. 6, "les chefs de quartier" pp. 406-417.

Un autre argument en faveur de cette diminution des pluies est la disparition des poissons dans les cours d'eau de plaine au pied des montagnes : plusieurs espèces - entre 4 et 6 noms sont cités - n'existent plus aujourd'hui. Ces cours d'eau, coulant jadis de façon continue, sont remplacés par des chapelets de mares.

Hauteur des pluies dans la chefferie de Duvangar (Nord-Cameroun) de 1958 à 1991



Ces affirmations sur une transformation du climat paraissent corroborées par les relevés en continu de la hauteur des pluies, effectués par les hydrologues ORSTOM dans la chefferie de Duvangar durant une période de 35 ans. Sur 21 ans, de 1958 à 1978, la hauteur moyenne des pluies a été de 880 mm, alors que de 1979 à 1991, sur 12 ans seulement il est vrai, cette hauteur des pluies n'a plus été que de 628 mm, accusant une baisse de près de 30 %.

Les opinions divergent sur les raisons de ce dessèchement, dont les montagnards ont une conscience claire et dont ils situent les débuts par rapport aux règnes de leurs princes. La négligence des sacrifices aux "génies de l'eau" constitue la première opinion avancée : rarement oubliés, ils sont offerts trop tardivement. La grande explication d'autrefois - les représailles des ancêtres

irrités par la multiplication chez les montagnards des souillures d'origine sexuelle, *madama* - a toujours cours. Toutefois une nouvelle venue vient de faire son apparition : l'étiollement et la dégradation de la religion ancienne : "*Les vieux ne font plus les sacrifices comme il faut ...*".

Devant le caractère aléatoire du début des pluies, les semailles à sec ont presque disparu : on attend désormais la première "vraie pluie", ne semant plus que dans l'urgence de la terre détrempée, sans se soucier d'un ordre du souverain, mais obtenant, aux dires des anciens, un mil moins robuste.

Les puits anciens s'assèchent progressivement sans que les princes actuels prennent en mains leur approfondissement, encore moins le creusement de puits nouveaux en zone montagneuse. Tout se passe comme s'ils doutaient de leur pouvoir sur les pluies, ou de l'efficacité de leurs techniques traditionnelles. On assiste seulement depuis 1985 à de timides recreusements, effectués à l'initiative de chefs de petits quartiers montagnards, et parfois de simples sujets.

D'autres puits cependant ont fait leur apparition en pays mofu à partir des années 1975-1980. Puits cylindriques, cimentés et dotés de margelles extérieures, ce sont les "puits du développement", creusés avec une participation importante de la population, le plus souvent à l'initiative des Missions chrétiennes étrangères, et parfois avec l'aide des services de développement nationaux. On notera le rôle décisif pour les puits "missionnaires" de la technique des baguettes de sourcier. C'est cette technique étrangère qui est utilisée pour choisir l'emplacement des nouveaux puits, car quelques montagnards, souvent des responsables "missionnaires", ont été initiés à leur maniement. Ils sont qualifiés parfois par les autres Mofu de *bi mepi yam*, "chefs qui posent la pluie", et placés ainsi en situation de successeurs des princes d'autrefois.

Ces puits modernes, de plus en plus nombreux, dons du Gouvernement et surtout des ONG, sont des puits "laïcs". Nul "génie de l'eau" n'y a élu domicile et ils ne relèvent d'aucun "maître de puits". Leur caractéristique la plus notable est leur implantation presque exclusive en plaine. Pour reprendre l'exemple de Gwoley : à ses 9 puits anciens s'étaient ajoutés en 1986 6 nouveaux puits : le premier, creusé en 1976, un autre en 1980 et quatre, mis en service dans la seule année 1985. Tous se trouvaient en plaine.

A ces nouveaux puits il faut ajouter plusieurs forages profonds, effectués également en plaine, et quelques barrages-murs construits par des organismes officiels, avec la participation de la population. Parmi ceux-ci le cas du barrage-mur construit de 1988 à 1991 dans la chefferie de Wazang est particulièrement intéressant. Edifié dans la partie basse du massif par le travail gratuit - la taille de la pierre en particulier - fourni par la totalité des 700 hommes de la

chefferie¹¹, il a repris la formule du creusement des puits montagnards, auxquels contribuaient tous les hommes d'un quartier *"puisque tous auraient part à cette eau"*. Intégré dès sa mise en eau à la vie de la chefferie, ce barrage a reçu son *bi ma yam*, chargé des sacrifices à l'"esprit de l'eau" dont l'existence a été découverte après plusieurs accidents. Considéré comme un succès total, dont les inconvénients ne sont pas encore apparus, il freine la descente des derniers habitants de Wazang encore montagnards.

A ces barrages classiques il faut ajouter la technique prometteuse des micro-barrages, les "biefs", édifiés en profondeur dans le lit des cours d'eau, et faisant remonter le niveau des nappes, donc celui de l'eau dans les puits.

La descente des montagnards, réclamée par les administrateurs européens dès le début de l'installation d'un gouvernement colonial, n'a guère été suivie d'effet pendant cinquante ans. En pays mofu, c'est seulement depuis les années 1980-85 que le glissement des habitants des plateaux intra-montagnards vers le piémont, voire la plaine, a commencé à devenir effectif. Depuis le phénomène s'est accentué, au point d'en devenir inquiétant. Actuellement, parmi ceux que l'on appelle encore "montagnards", les vrais "hommes des rochers" ne représentent plus dans les trois grandes chefferies qu'à peine un tiers des habitants, cependant que le piémont devient zone surpeuplée.

Une puissante motivation à cette récente et spectaculaire descente est certainement constituée par la présence des nombreux puits nouveaux, situés toujours - pour ne pas dire "nécessairement" - en plaine.

Un autre facteur de transformation de l'attitude de la société vis-à-vis de l'eau est représenté par la récente conversion des montagnards aux religions nouvelles, islam et surtout christianisme qui apparaît comme la religion des sujets - jusqu'à 40 % des "chefs de maison" dans certaines chefferies - les princes ayant eu jusqu'ici tendance à opter pour l'islam.

Convertis, les jeunes princes ne présentent plus de revendication personnelle d'un pouvoir sur la pluie. Ils se sont contentés de nommer dans leur chefferie un remplaçant par qui les pierres continuent à être manipulées et les rites de pluie exécutés, mais c'est là un rôle d'exécutant et le lien traditionnel entre pouvoir politique et pluies apparaît comme rompu.

Pourtant la recherche d'eau destinée aux montagnards prend de l'ampleur et ne cesse de se diversifier. En ne revendiquant plus leur maîtrise des pluies et de l'eau - dont les crédits toujours nombreux de leurs sujets - les princes fragilisent leur pouvoir. Par qui sera utilisé l'espace ainsi libéré ?

¹¹ fournissant sur 3 ans 20 000 journées de travail gratuit.

Bibliographie

- BOUTRAIS J. et al., 1984, *Le Nord du Cameroun, des hommes, une région*, Paris : Orstom, Collection Mémoires n°102, 551 p.
- CLÉMENT D., 1992, *Spéculations sur le "faiseur" de pluie. Hydraulique villageoise et pouvoir politique*, Mémoire fin d'études, Genève, 125 p.
- VINCENT J.-F., 1975, "Le chef et la pluie chez les Mofu, montagnards du Nord-Cameroun", *Cahiers "Systèmes de pensée en Afrique noire"*, Paris-Ivry : CNRS, pp. 137-164.
- , 1991, *Princes montagnards du Nord-Cameroun. Les Mofu-Diamaré et le pouvoir politique*, Paris : Éd. L'Harmattan, 2 tomes, 774 p.
- BOUTRAIS J. et al, 1984, *Le Nord du Cameroun, des hommes, une région*, Collection Mémoires n°102, Edit. ORSTOM, Paris, 551 p.
- CLEMENT D., 1992, *Spéculations sur le "faiseur" de pluie. Hydraulique villageoise et pouvoir politique*, Mémoire fin d'études, Genève, 1992, 125 p.
- VINCENT J.F. , 1975, "Le chef et la pluie chez les Mofu, montagnards du Nord-Cameroun", *Cahiers "Systèmes de pensée en Afrique noire"*, CNRS, Paris-Ivry, pp. 137-164
- , 1991, *Princes montagnards du Nord-Cameroun. Les Mofu-Diamaré et le pouvoir politique*, 2 tomes, 774 p. , Ed. L'Harmattan, Paris